

Sommaire du No 1153, du 2 juin 1906

Paris, par G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Le parler canadien, par Lionel Montal — Le saint des Ecoles Chrétiennes, par Jean Canadien — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Ste Cécile du Bic — Nouvelle: Miss Sourire, par Geo. Villeneuve — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Nouvelles: La mort du croiseur, par G. Souhait — Pauvre poète, par Arthur St Pierre — Feuilletons: Sans famille, par H. Malot; La Guerre noire, par d'Auriac — Musique: Berceuse, par W. A. Mozart; Le Paradis, valse-Boston, par Armand Tedesco — Deux pages humoristiques — Pêche à la grenouille et à la truite — Nouvelle: Le petit chien Riquet, par Anatole France — Géographie illustrée du jeune âge, par E. M. — Notre courrier, etc., etc.

PARIS

III

LE SERVICE DES EAUX — NOTES HISTORIQUES — AQUEDUC ROMAIN — EAUX DE RIVIERE — EAUX DE SOURCES — MONTREAL ET LES LACS DU NORD.

Comment Paris est-il arrivé à constituer son service d'eaux, en quoi consiste-t-il, que lui a-t-il coûté ?

Pour répondre à ces questions, assez naturelles après ce que j'ai déjà écrit, un court historique de Paris, à ce point de vue, me semble nécessaire.

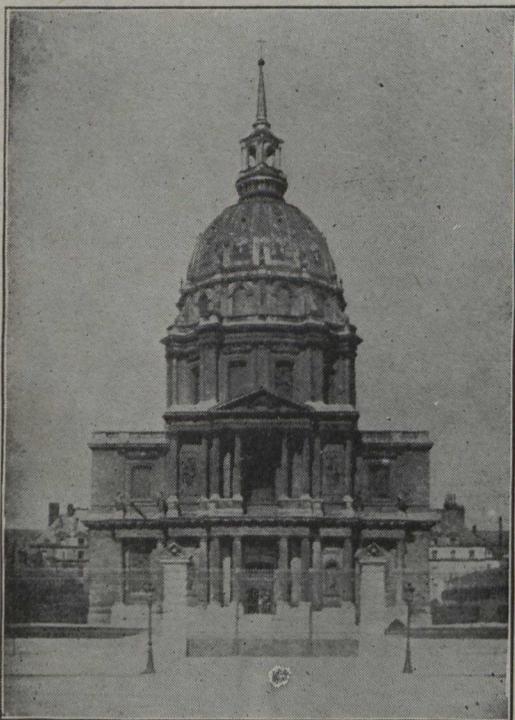
Ici, comme à chaque pas de la marche de cette Cité vers son développement présent, on se pénétrera davantage du vieux proverbe — ici déjà rapélé — que Paris ne s'est pas fait en un jour: c'est une grande vérité d'histoire en même temps qu'une parole d'encouragement aux bonnes villes qui se trouveraient quelque peu arriérées dans leurs projets d'indispensables améliorations.

Je dirai d'abord que les statistiques que je citerai ne remontent pas plus loin que l'année 1903 où fut publié le dernier "annuaire statistique de Paris"; qu'un mètre cube d'eau égale 220 gallons 1-5 qu'un mètre de longueur vaut 3 1-5 pieds et un kilomètre 1,093 yards et une légère fraction, ce qui donne 3,279 pieds environ, pour un kilomètre, pendant que notre mille équivalait, à peu près, à 5,048 pieds, mesure de longueur.

Ces éclaircissements pourront aider les lecteurs canadiens peu faits à ces termes, à une intelligence plus facile de cet article comme de ceux qui l'ont précédé ou le suivront.

* * *

Lutèce a connu les aqueducs dès le temps des Romains et lorsqu'elle devint l'un des postes les plus importants de la préfecture gauloise, la résidence



L'Hôtel des Invalides

des empereurs, ceux-ci ne manquèrent pas de la marquer du sceau de la grandeur et de la majesté qui s'attachaient à tous leurs travaux.

On y vit des thermes dont les restes subsistent encore tout à côté de l'ancien abbaye de Cluny, devenu musée de la République, et pour se procurer de l'eau en abondance, les gallo-romains construisirent deux aqueducs. L'un était une simple conduite en poterie de 15 centimètres — environ un demi-pied — prenant l'eau à une source d'Auteuil et la conduisant à ciel ouvert, à un établissement thermal situé dans la région du Palais Royal; l'autre amenait, toujours à ciel ouvert, l'eau de Rungis, de

Cachan et d'Arcueil, aux thermes de Julien. C'était une rigole en béton en forme d'U, avec enduit en ciment et pouzzolane.

L'aqueduc d'Arcueil existe encore. C'est un monument grandiose que l'on voit en allant de Paris à Sceaux et qui forme plutôt deux aqueducs superposés atteignant une hauteur de 41 à 42 mètres.

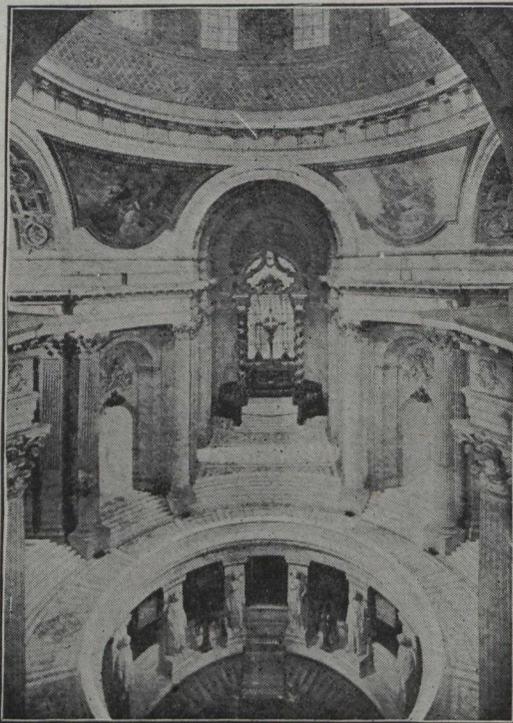
Sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, les Parisiens firent tenus au régime de l'eau de la Seine et des puits creusés à proximité, dans les sables d'alluvion.

Certains religieux canalisèrent cependant les eaux des Buttes de Belleville — anciennes carrières de marne — et des Près-Saint-Gervais; ces deux aqueducs, constitués par de simples pierres soit par des tuyaux, soit encore par des galeries souterraines, furent les premiers, canaux d'alimentation des fontaines Saint-Lazare, Maubué, des Innocents et des Halles, à partir du XII^{ème} siècle.

Au XVI^{ème} siècle le nombre des fontaines publiques n'était encore que de 19, toutes sur la rive droite de la Seine!

Sous Henri IV — 1590 à 1610 — on voit se créer la première concession payante des eaux de Paris en faveur d'un nommé Martin Langlois. Ce fut l'origine de l'abonnement aux eaux de la Ville.

Henri IV avait décidé de rétablir l'aqueduc d'Arcueil, abandonné depuis 800 ans, mais il fut assas-



Le tombeau de Napoléon Ier

siné avant d'exécuter ce grand dessein qu'accomplit Marie de Médicis. L'approvisionnement de Paris s'en trouva doublé en volume, mais par malheur trop de favoris puissants obtinrent des concessions privées qui réduisirent le débit public.

En 1608, la première pompe élévatoire des eaux de Paris était construite par Jean Leclerc; en 1670 il n'y avait en tout que quatre de ces pompes dont une ne fonctionnait pas!

* * *

Ce ne fut qu'en 1778, cent ans après, qu'une compagnie des Eaux de Paris, formée par les frères Périer dont j'ai parlé dans le précédent article, fut chargée d'établir des pompes à feu et des réservoirs à Chaillot et d'autres pompes au Gros-Gaillon. C'est l'origine des tuyaux sous les rues et de la distribution de l'eau dans les maisons par des conduites branchées sur la canalisation publique.

* * *

De ce moment les porteurs d'eau "à bretelles et à tonneaux" s'approvisionnèrent aux fontaines publiques en guise de la Seine, mais moyennant une redevance au profit de la ville de 90 centimes par mètre cube — 18 sous.

On avait voulu aussi en 1788 dériver les eaux de l'Yvette, mais les travaux donnèrent lieu à un si grand nombre de plaintes de la part des industriels teinturiers, mégissiers, tanneurs qui voyaient déjà leur rivière à sec, que le conseil d'Etat, l'année suivante, suspendit l'entreprise.

La question de dérivation des cours d'eau de la campagne pour l'alimentation des villes était soulevée et elle ne devait pas en rester là. C'est en effet par ce moyen que Paris et la plus grande partie des villes ont réussi à se procurer l'eau nécessaire à leur consommation.

G. Nantel

(à suivre)

PROPOS DE MONTREALAIS

Les gens de mon pays sont dans la jubilation: ils ont appris au cours d'une délibération de leur municipalité le court et le long de leurs affaires, pourquoi leurs rues sont dans un état effroyable, pourquoi ils n'ont pas de trottoirs et, enfin, les raisons intimes pour lesquelles ils souffrent également de la pluie qui fait de la boue et du soleil qui leur prodigue la poussière.

C'est déjà quelque chose que de pouvoir raisonner sur sa misère et, en médecine, on dit que le bon diagnostic c'est la moitié de la guérison.

M. l'échevin Payette, le leader de la dite municipalité, nous affirme que l'argent ne manque pas au coffre, mais qu'on le gaspille par l'effet du patronage exagéré: le soulagement est mince qui sort de cette révélation. Il faut cependant savoir gré à M. Payette de son courage de sénateur romain qui ne veut pas désespérer de la république. On peut donc compter sur des jours meilleurs, par conséquent sur moins de boue quand il tombe de l'eau et sur moins de poussière quand le soleil visitera la métropole du Canada.

Mais M. l'échevin Larivière, le ministre des travaux publics de mon pays, répond à M. Payette que Toronto est encore plus sale que Montréal, ce qui prouve peu en faveur de l'autre métropole du Canada, mais établit que, vraiment, sous le rapport de la propreté, les métropoles ne sont pas vaillantes dans ce coin de l'Amérique.

Par ailleurs les deux ministres municipaux semblent tomber d'accord et pendant qu'ils s'expliquaient sur la conduite de leur département respectif, l'arrière ban de la municipalité vint en cause et se trouva clairement désigné à la vindicte du public comme l'auteur de tout le mal.

Il me semblait, en effet, que ça finirait de cette façon. Je ne veux pas rappeler pour cela le combat des taureaux foulant aux pieds les grenouilles. Loin de là, mais la logique des faits devait naturellement nous conduire à cette déduction que si les échevins votent les fonds, s'ils les distribuent pour les différents services ils ne peuvent eux-mêmes en faire le contrôle au Trésor et en suivre la course à travers l'exécution, allant par bonds et par sauts, des grands travaux civiques.

Conclusion: il faut donc s'en prendre aux directeurs techniques de chaque département pour taper à plomb et ne pas se tromper d'épaules. Nous sommes renseignés sur ce point et, encore une fois, c'est déjà quelque chose.

Il y a sûrement négligence, incurie, extravagance même, mais nos échevins sont-ils là pour remplacer les ingénieurs de la cité, les chefs des grands départements, ou bien agissent-ils sur l'avis de ces derniers, en nommant aux emplois ou en décrétant les travaux ?

Voilà qui est sérieux et si le bon public de Montréal qui grogne tout en payant, voulait enfin aller au fond des choses ne s'apercevrait-il pas de son erreur? Plus il change son conseil, plus c'est la même chose, et ma foi, celui, du jour, vaut bien, s'il ne vaut pas mieux, celui d'avant et ainsi de suite jusqu'aux temps les plus reculés de la Ville-Marie.

Serait-il vrai qu'il faut des ingénieurs et plusieurs ingénieurs de toute première classe, à la tête d'une voirie comme la nôtre, aux services de l'eau, qu'il faut des architectes pour régler la construction, des paysagistes de quelque compétence pour mettre à la direction de nos projets d'embellissement de nos rues, de nos boulevards — encore embryonnaires — de nos squares et de nos promenades ?

Cela peut paraître enfantin, de poser un tel point d'interrogation, mais si, enfin, MM. Payette et Larivière venaient tous deux, par une curieuse finale de discussion aigre-douce, de mettre le doigt sur la plaie et d'indiquer la cause même de toutes les calamités dont souffrent mes concitoyens de Montréal, ne mériteraient-ils pas mille fois les bénédictions des contribuables et des journalistes qui tapent dans le tas, un peu à l'aveuglette ?

Je crois ferme que nos services sont mal organisés et qu'en travaux de voirie, principalement, on ignore aussi bien l'usage de la règle, de l'équerre, du niveau que la nature des matériaux employés et du sol qui les reçoit.

Un concours sérieux là-dessus, entre nos employés, éclairerait l'opinion à la décharge de nos échevins qui auraient bien tort de s'amuser à jeter des pierres dans leur maison quand il en manque tant dans le macadam de nos rues.

JEAN RAGE,
du pays de Montréal.